

Les villages de la Sologne semblent souvent les communs, soignés et bien tenus, d'un château disparu dont se serait perdu jusqu'au souvenir. Petites maisons sans étage, parfois toutes de briques, toujours avec un encadrement de briques à la porte et aux fenêtres. Pardessus le bandeau étroit de la façade, le haut bonnet d'ardoise du toit au pignon aigu est tiré sur les sourcils. La rue et le trottoir semblent toujours fraîchement balayés. Ni étable, ni grange, ni même poulailler (à quoi bon ? quand les faisans picorent paisiblement au long des sentes), nul bétail, aucune occupation empoussiérante ou salissante. Mais de petits jardinets clos et souvent fleuris, un liseré de fleurs – pétunias, géraniums – à la jointure des murs et du trottoir. Ces villages où on circule si peu dans les rues ne parlent pas d'abandon ou de délaissement comme les villages évacués des Causses ou des Corbières, mais plutôt d'une activité cachée et à demi clandestine, qui fuirait de jour les lieux bâtis et coulerait silencieusement de l'aube à la nuit dans les bois, les landes, et les friches des alentours qui l'absorbent : on croit parfois traverser une campagne de réfractaires méticuleux qui, avant de prendre le maquis et de fermer boutique, ont repeint les façades, briqué les cuivres et lessivé les trottoirs. Il y a une trace d'élégance rustique et de netteté un peu distante dans ces villages plus secrets que les autres, à l'entrée desquels on s'attend malgré soi à apercevoir la haute grille

d'un parc ; mais c'est l'occupation de la chasse toute seule, et non plus l'appareil de la gentilhommerie, qui étaye encore ici le reste de morgue du nomade armé en face du laboureur sédentaire le fantôme d'une activité noble et violente, qui ne saurait tomber tout à fait en roture, fait que ces villages assez pauvres gardent je ne sais quel air de *tenir leur rang*.

*

Le cyprès intrusion sévère, violemment protestataire, de l'univers des solides parmi la folle agitation féminine, hystérique, des feuilles et des vergettes à chaque instant mises en émoi par le vent. Tout ici est refus exemplaire de la flexion. Les rameaux se referment sur le tronc comme le faisceau contreforté d'un parapluie, se soudent durement par la pointe comme les poils d'un pinceau encollé. Les fruits, minéralisés, d'une rigidité étrange de fossiles, font penser à de minuscules ballons de football éclatés aux coutures, mais ces segments disjoints qui provoquent l'ongle, nulle force ne peut les séparer.

*

Le plus riant val jurassien que je connaisse, je l'ai parcouru entre les Rousses et Bois d'Amont. Le bleu cendré des lointains où le val plonge doucement au-delà de la frontière, la netteté des lisières de la forêt d'épicéas, drue, et comme lustrée, qui tapisse les deux voûtes bordières, la douceur des pentes, le vert lumineux des prairies, le chapelet desserré des maisons jurassiennes montagnardes, grises et un peu lourdes, mais dont j'aime le sérieux dans l'assise et la rudesse sans complaisance, le lac minuscule, d'un bleu de gel, et surtout une modestie argentine et fraîche dans le bien-être qui s'exhalait du val fermé, de l'herbe arrosée, du son des clarines et du parfum de la sciure neuve, en faisaient, sinon une image tout à fait achevée de la beauté, tout au moins du bonheur ; un instant on souhaitait seulement vivre ici. *Bois d'Amont* n'est pas seulement, avec son semis de cubes égrené au fil du val, la trace abandonnée d'un Petit Poucet de la montagne en route vers la forêt qui le clôt, c'est aussi une bourgade modestement industrielle qui cache ses accomplissements derrière les murs de planches de ses hangars à bois : son verre n'est pas grand, mais elle boit dans son verre, celui (ainsi le proclame fièrement un panonceau à l'entrée du village) de la *Capitale de la Boîte à Fromage de qualité en Épicéa*.

*